



Interview

«Les voisins sont les véritables héros du civisme ordinaire»

Xavier Lafargue

🐦 @XavierLafargue

Genève organise sa 15e Fête des voisins le 25 mai. Un rituel inventé par Atanase Périfan en 1999, à Paris. Rencontre

L'homme est volubile et le reconnaît volontiers. Entrepreneur social, élu municipal à Paris et se définissant comme un «gaulliste social», Atanase Périfan, 53 ans, est père de quatre enfants... et de la Fête des voisins, qu'il a créée en 1999. Rencontre avec un homme débordant d'enthousiasme, alors que Genève prépare de son côté sa 15e édition, le 25 mai.

Votre première Fête des voisins, c'était comment?

J'ai mis des affiches dans mon quartier puis, le jour J, je suis descendu en bas de chez moi, à l'angle des rues Vernier et Galvani, dans le XVIIe. J'ai posé ma table, des cacahuètes et des boissons. À 19 h, j'étais seul. À 19 h 30, une dame m'a dit «c'est nul, il n'y a personne» et elle est partie. À 20 h 30, on était une trentaine. Une demi-heure après, une cinquantaine. Puis ça n'a plus arrêté. À 23 h, personne ne voulait rentrer chez lui!

Êtes-vous surpris de l'ampleur prise par cet événement?

Surpris, fatigué aussi, mais sur-

tout heureux. Mon bébé a grandi. Aujourd'hui, la Fête des voisins a lieu dans 36 pays et réunit des dizaines de millions de personnes.

Mais faut-il vraiment pousser les voisins à se retrouver?

Je le crois. Les voisins sont aujourd'hui les véritables héros du civisme ordinaire, car notre modèle social montre ses limites, faute de moyens financiers. L'État ne peut plus aider tout le monde. Et d'ailleurs, ça n'a pas beaucoup de sens. Alors la solidarité doit venir des proches. Des voisins. Chacun peut faire quelque chose pour l'autre. Mais ce n'est pas simple, il faut aller chercher les gens dans leur individualité.

Les gens n'ont quand même pas attendu la Fête des voisins pour se parler...

Évidemment, mais cette fête est un catalyseur de lien social, un préalable à l'entraide. Une stratégie pour rendre les habitants plus solidaires entre eux. On y rencontre de belles personnes, qu'il faut révéler car la société ne le fait pas.

On y croise également des voisins tout à fait agaçants...

Bien sûr, mais cela ne doit pas gâcher la fête. Il ne faut pas laisser de la place aux cons! Pour moi, le pire est d'entendre dire que le bon voisin est celui que l'on ne voit pas. Au contraire, il faut oser aller vers l'autre, proposer de lui rendre service ou lui demander un service.

Parfois, on hésite à proposer son aide, de peur de gêner.

C'est vrai, le geste gratuit, désintéressé, semble bizarre. Mais cette méfiance, je dirais même cette défiance, mine le lien social. Le vrai problème aujourd'hui, c'est la relation à l'autre. Et c'est paradoxal.

Pourquoi?

Parce qu'il n'y a jamais eu autant de technologie relationnelle. Pensez à Internet, aux téléphones portables, à tous les moyens de communication. Et pourtant, il y a beaucoup de gens seuls. Lorsque j'avais 25 ans, j'ai été appelé par la Mairie pour une personne décédée dans son appartement. Elle était morte depuis quatre mois! Cela a été un choc terrible, qui m'a poussé à vouloir créer du contact.

D'où «l'invention» de la Fête des voisins?

Absolument. Nous avons aussi mis sur pied depuis quelques années un réseau de voisins solidaires. Car à mon sens, la solidarité se présente sous la forme de trois piliers: la famille, mais elle est de plus en plus éclatée; l'État et les institutions, mais j'ai évoqué plus haut leurs limites actuelles, notamment financières; enfin le voisinage, la proximité. C'est là que se trouve le vivier de solidarité le plus important. La mobilisation des habitants est un vrai pari sur l'avenir, mais c'est la bonne solution. Parce qu'elle n'est pas coûteuse et rend les gens heureux.



Aujourd'hui la Fête des voisins a lieu dans 36 pays. Ce succès réjouit son créateur, Atanase Périfan.



«La ville n'a pas tué les relations sociales»

● Chercheur en sociologie à l'Université de Genève, **Maxime Felder** s'est penché, dans le cadre de sa thèse*, sur les questions de voisinage. De 2016 à 2017, il s'est entretenu avec une soixantaine de résidents de quatre immeubles situés dans le centre de Genève (Plainpalais, Pâquis et Jonction). Quels enseignements en retire-t-il? «D'abord qu'il y a des formes de relations très distinctes entre voisins. Certains n'ont aucune idée de qui habite dans leur immeuble, et cela ne les gêne pas forcément. D'autres ont appris des choses sur leurs voisins par le biais de détails; dans des immeubles souvent mal isolés, on entend beaucoup de choses... Puis il y a ceux qui se croisent, discutent, voire se rendent de petits services. Enfin, des relations d'amitié se nouent parfois, certains vont même jusqu'à partir en vacances ensemble. Il y a un phénomène de ressemblance qui peut créer

des liens. Par exemple le même cycle de vie ou le même âge. Avoir des besoins similaires - tels ceux d'une mère célibataire, d'un couple avec enfants - peut également amener à tisser des relations plus étroites.»

Les relations de bon voisinage demeurent néanmoins fragiles. «La proximité physique peut en effet créer des tensions et encourage à maintenir une distance sociale, comme l'avait déjà souligné le sociologue allemand Max Weber il y a un siècle», relève le chercheur de l'UNIGE. Pour autant, ce n'est pas un problème d'époque, ni d'urbanisme. «On a tendance à croire que la grande ville a tué les relations sociales, que c'était mieux avant. Or, ce n'est pas le cas, les citadins ont toujours des amis, mais ceux-ci ne vivent pas forcément à côté. De plus, le foyer s'est progressivement privatisé. Il y a d'ailleurs aujourd'hui peu de passage dans les immeubles, on n'y croise

plus le facteur, le rémouleur, le livreur de lait. Enfin, on fait de plus grandes distances pour aller travailler, il y a une déconnexion certaine entre la vie privée et la vie publique.»

On entend aussi souvent dire qu'Internet et les téléphones portables ont «plombé» les relations de voisinage. Vrai? «Je ne crois pas, répond Maxime Felder. La différence se situe plutôt entre une relation choisie (Internet, téléphone portable) et une relation subie (voisins). En clair, on peut éteindre son téléphone, mais pas ses voisins...»

Finalement, comment définir le bon voisin? «Il est cordial, souriant mais surtout pas intrusif. Car même si on partage l'idée d'un bon voisinage, on s'accommode très volontiers d'un peu d'anonymat.» **X.L.**

* Maxime Felder, «Construire la familiarité. La coexistence en milieu urbain»